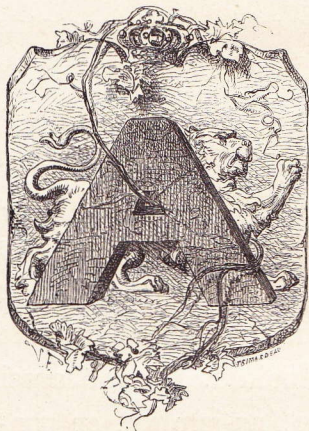


CHAPITRE VII

GIBRALTAR — MALAGA — DE MALAGA A GRENADE



U mois d'août 1704, les escadres de l'Angleterre et de la Hollande, liguées pour soutenir les prétentions au trône d'Espagne de l'archiduc Charles, contre le petit-fils de Louis XIV, Philippe V, assiégeaient Gibraltar. Sir Georges Rook, qui les commandait, avait déjà lancé vainement quinze mille bombes contre la redoutable forteresse, lors-

que quelques matelots ivres se jettent dans une chaloupe, escaladent le môle avec une témérité folle, s'y retranchent, et d'un vieux gilet rouge élevé au bout d'une perche, se font un drapeau pour avertir leurs compatriotes et les appeler à leur secours. C'est ainsi que l'Angleterre entra à Gibraltar, au nom et comme alliée d'un prétendant. Mais à Utrecht, elle eut soin de faire légitimer sa conquête; et, si Charles d'Autriche ne fut pas roi à Madrid, elle eut du moins cette consolation

de rester maîtresse de la plus forte citadelle de l'Espagne et de la clef de la Méditerranée. Cette position n'a pas eu seulement pour elle une grande importance politique et militaire; elle a servi efficacement ses intérêts mercantiles : Gibraltar a été de tout temps le foyer le plus actif de la contrebande anglaise, et comme l'entrepôt public de ces marchandises qu'elle introduisait ensuite par tous les points de la côte, et dont elle a inondé la Péninsule.

Ni de loin ni de près, la ville de Gibraltar n'est séduisante aux yeux. Le port est franc; mais on n'entre qu'avec un permis de police. Quand on a franchi la double enceinte, fossés, ponts-levis et poternes, on se trouve sur une place entourée de casernes : casernes à droite, casernes à gauche, hautes de quatre, cinq, six étages. On ne voit que des soldats, la moitié de la population, je pense, est militaire : l'Angleterre a toujours ici cinq à six mille hommes, sans compter les fonctionnaires sédentaires. La ville est sans caractère; ce n'est ni une ville anglaise, ni une ville espagnole : c'est tout simplement un camp et un marché. On y parle toutes les langues; on y voit les costumes de l'Europe et de l'Afrique. Le fond espagnol de la population est étrangement mêlé. Les Juifs, attirés par la tolérance anglaise, y sont nombreux : ils y ont une synagogue. On en voit de vieux qui portent, comme en Orient, la robe noire et le bonnet pointu. On voit aussi des Algériens, des marchands du Maroc, nu-jambes, en pantoufles, enveloppés de leurs grands burnous blancs, coiffés du turban ou du tarbouche.

Nous sommes logés à Club-House, sur la principale place. On s'aperçoit tout de suite qu'on n'est plus en Espagne. Le pittoresque est absent : point de patio à colonnettes élégantes, point de fontaine de marbre avec des orangers et des fleurs alentour. Mais, en revanche, la propreté et le confort anglais, des installations commodes, de bons lits, de bons sièges, un

service exact et empressé, une table excellente. Oserai-je l'avouer? je ne me trouve pas indifférent à ces prosaïques douceurs. Après un mois de voyage en Espagne, elles nous sont devenues une nouveauté qui n'est pas sans quelque charme. Je commence à être las de la soupe au safran, des fritures à l'huile plus ou moins rance, et des pâtisseries à la cannelle. Il ne me déplaît pas, après m'être rassasié pendant quelques semaines d'originalité et de couleur locale, de retrouver sur ce



petit coin de terre cette vieille civilisation qu'on dit corrompue, mais qui, décidément, a quelquefois du bon. J'avoue même que je suis charmé de me trouver à table non plus avec des Espagnols, mais avec des Anglais. Les Anglais ne sont pas toujours aimables, ils sont souvent raides et gourmés; et pourtant la vérité m'oblige à dire que tous ceux que j'ai rencontrés en voyage étaient des hommes distingués, et que j'ai toujours eu avec eux des relations très agréables. Du moins sont-ils généralement bien élevés et polis avec les femmes; or c'est là une qualité trop rare chez les Espagnols. Ainsi, à Club-House, c'est pour nous une surprise de ne plus voir les hommes gar-

der à table leur chapeau sur la tête, et allumer leur cigare au dessert.

Devant les fenêtres de notre hôtel est un des principaux postes militaires de la ville. Il est occupé par un détachement de highlanders : ce sont des hommes superbes et qui ont la tournure la plus martiale, avec leur costume si pittoresque, les jambes nues, le plaid rayé, la cartouchière en peau de chèvre sur le ventre, et le grand bonnet à poil. On ne saurait voir de plus belles troupes, et je ne me lasse pas de les admirer quand ils viennent, la cornemuse en tête, relever le poste soir et matin. Ce qui est aussi original, mais plus drôle, c'est la retraite, battue tous les jours par les tambours de la garnison, et qui part aussi de ce poste central. Je n'ai jamais ouï pareille cacophonie : au-dessus du ronflement monotone du tambour, il y a un fifre qui fait rage ; le tout sur un rythme qui rappelle celui sur lequel nos bateleurs font danser les ours ou les chiens savants. Ajoutez à cela, de temps en temps, les éclats discordants de trompettes fausses à déchirer les oreilles. C'est une vraie musique de nègres.

Mais si les Anglais ne sont pas musiciens, ils s'entendent admirablement à faire pousser les arbres. Au bout de la ville, du côté de la pointe d'Europe, dans un endroit où la pente de la montagne adoucie offrait des accidents de terrain, ils ont créé au bord de la mer un jardin qui est une véritable merveille. La flore méridionale et africaine s'y déploie dans tout son luxe et son éclat. Sur les parties les plus déclives, sur les flancs rocailleux de la montagne, c'est une forêt de cactus, d'aloès, de cistes, de genêts odorants. Des haies de rosiers et de géraniums en fleur bordent les allées sinueuses, ombragées de mimosas gigantesques, de poivriers, d'arborescences et de pins en ombelle. A travers les épais massifs de verdure on aperçoit le port et la nappe moirée des eaux de la baie, et tout au fond ses collines bleuâtres : ce site est ravissant.

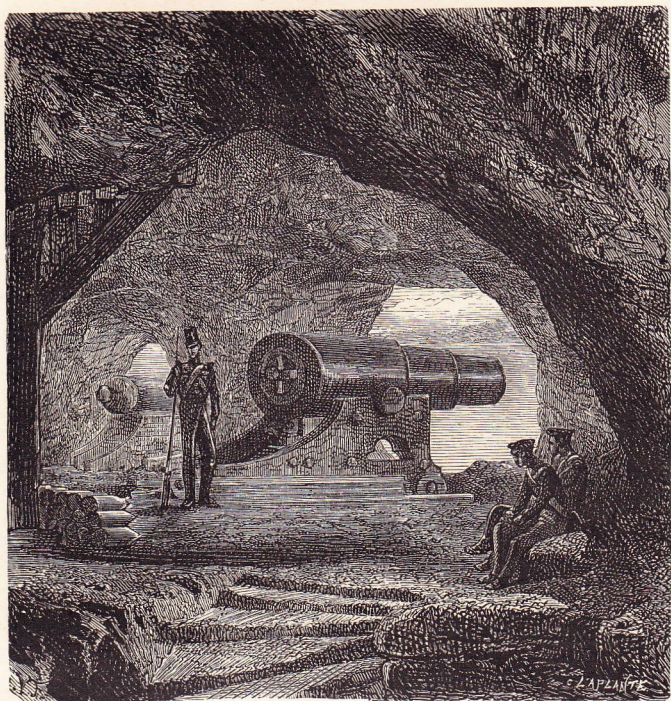
Généralement, ce qui manque aux paysages des bords de la mer, même à ceux de la Méditerranée, c'est la verdure, ce sont les beaux arbres. Ici, tout est réuni; et la fraîcheur d'une admirable végétation fait avec ce ciel pur, avec cette mer bleue comme la mer de Naples, un ensemble d'un charme incomparable.



Le soir, la belle société de Gibraltar s'y réunit; les musiques des régiments anglais y jouent des airs d'opéra. On peut ne pas admirer beaucoup deux monuments élevés, au milieu du jardin, l'un à un gouverneur de Gibraltar dont j'ai oublié le nom, l'autre à lord Wellington, qu'une longue inscription latine met tout simplement au rang des plus grands héros de l'histoire et des bienfaiteurs du genre humain. Mais il faut rendre justice à tout le monde : si Gibraltar n'était pas aux Anglais, il est bien certain qu'à la place de ce délicieux jardin

il n'y aurait qu'une grève aride, hérissée de roches et couverte de bruyères.

Le lendemain de notre arrivée, nous avons visité la forteresse. Il y a une vingtaine d'années, on n'y pouvait entrer qu'avec une permission, qui ne s'accordait pas sans difficulté. Aujourd'hui, tout le monde y est admis : c'est l'affaire de quelques réaux pour le sous-officier qui vous accompagne.



La montagne, du côté de l'est, qui regarde la Méditerranée, est coupée à pic et à peu près inaccessible. A l'ouest, au contraire, du côté qui domine la ville et la baie, elle offre une pente praticable, quoique rapide. Un chemin en lacet, fort bien entretenu, conduit jusqu'au sommet : on y va à cheval ou à âne. C'est de ce côté naturellement qu'ont été exécutés les grands travaux de fortification. Ce qu'on a entassé là de moyens de défense est prodigieux. Au niveau de la mer, il y a

des batteries rasantes qui se croisent en tous sens. Puis, à mesure que vous montez, vous trouvez des étages superposés



VUE DE GIBRALTAR

de batteries nouvelles. Sur chaque pointe de rocher, dans chaque pli de terrain, les canons, les obusiers s'alignent, s'accumulent. Partout des caisses de gargousses, des piles de bou-



VUE DE GIBRALTAR

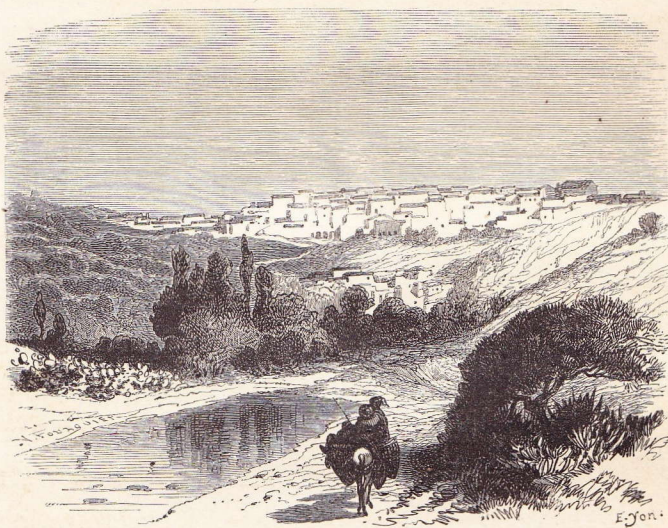
lets, des pyramides de bombes. La montagne en est comme pavée et hérissée. Là où il était impossible d'élever des batteries extérieures, là où le rocher se dresse comme une muraille, c'est-à-dire vers le fond de la baie, et du côté de la frontière espagnole, on a creusé dans le roc vif des galeries souterraines. Ces galeries, longues de plusieurs kilomètres, sont, de dix pas en dix pas, percées de larges embrasures par où les monstrueux canons allongent leur muflle noir. C'est un travail gigantesque. Il a été exécuté de 1786 à 1789, à la suite de cette tentative infructueuse que les flottes de la France et de l'Espagne firent pour reprendre Gibraltar aux Anglais. Mais, si l'on en croit les hommes du métier, ces travaux sont plus étonnants que redoutables : les feux plongeants, surtout d'une telle hauteur, n'ont pas grande efficacité; d'ailleurs il paraît que dans les galeries souterraines l'aération est impossible, et que les canonniers y seraient promptement aveuglés et étouffés par la fumée.

Gibraltar est toujours une position redoutable et un point d'appui précieux pour les flottes de l'Angleterre; mais il n'a plus aujourd'hui la même importance qu'autrefois. Les conditions de la guerre maritime sont changées : on ne barre plus un passage, même aussi étroit que celui-ci, à des navires à vapeur, et surtout à des frégates cuirassées. En outre, le percement de l'isthme de Suez va ouvrir, à toutes les nations européennes qui ont des ports sur la Méditerranée, la route directe de l'Inde, et diminuer d'autant l'importance de la position qui commande le détroit.

Le rocher a de seize à dix-sept cents pieds d'élévation. Du sommet on a un panorama unique : par un temps clair, la vue s'étend, dit-on, jusqu'à quarante lieues, et on peut voir les navires sortir du port de Cadix. Malheureusement nous tombons sur un mauvais jour; le temps, brumeux le matin, a achevé de se gâter pendant que nous montions. Quand nous

arrivons à la maison du Signal, un brouillard épais couvre la mer. Bientôt de gros nuages poussés par le vent d'ouest nous enveloppent; ils roulent et se brisent autour du rocher, comme des vagues sur un écueil. La terre même disparaît à nos yeux. Le brouillard se change en pluie, et après une heure de vaine attente il nous faut, non sans regret, reprendre le chemin de Gibraltar.

C'était le commencement de nos mésaventures; elles devaient continuer le lendemain. Notre projet était de nous rendre



par terre à Malaga. Il n'y a pas de route praticable pour les voitures : il faut aller, à dos de mulet, par la montagne de Ronda. C'est un voyage de quelques jours, qui, dans la belle saison, se fait sans grande fatigue. Ronda, vieille ville mauresque, est bâtie dans une situation pittoresque, au milieu de montagnes que les Arabes ont su fertiliser par d'admirables travaux d'irrigation, dont on voit encore les restes assez bien conservés. On dit que la route offre de beaux aspects; elle traverse des champs remplis d'arbres fruitiers et de vignes en feston, des forêts d'orangers, de figuiers et de grenadiers.



Cette petite excursion nous souriait; mais elle ne peut se faire que par le beau temps; les étapes sont longues, les gîtes mauvais, et un torrent débordé peut vous expo-

ser à coucher à la belle étoile dans la montagne.

Le soir, le temps parut se remettre : le baromètre remontait. Nous tâmes avec un *arriero*. Le lendemain, de bonne heure, les chevaux et les mulets étaient à notre porte. A en croire le guide, le temps était superbe; il y avait bien un peu de brume sur la mer, mais le soleil n'allait pas tarder à prendre le dessus. Nous déjeunons lestement pendant qu'on charge

les animaux, et nous voilà en selle. Mais nous n'étions pas encore sortis de la ville, que l'horizon avait déjà pris un aspect menaçant. Les montagnes vers lesquelles nous nous dirigeons avaient mis leurs capuchons de nuages. Bientôt une petite pluie fine commence à tomber. Nous tenons bon, espérant qu'elle ne durera pas; mais d'instant en instant la pluie redouble. Se lancer dans la montagne par un temps pareil serait folie. Je

donne le signal de la retraite, au grand désespoir de la partie la plus jeune et la plus aventureuse de la caravane, et nous rentrons à Gibraltar l'oreille basse, maudissant la mauvaise fortune, déjà trempés, et l'eau, comme dit Panurge, commençant à entrer dans nos souliers par le col de notre chemise.

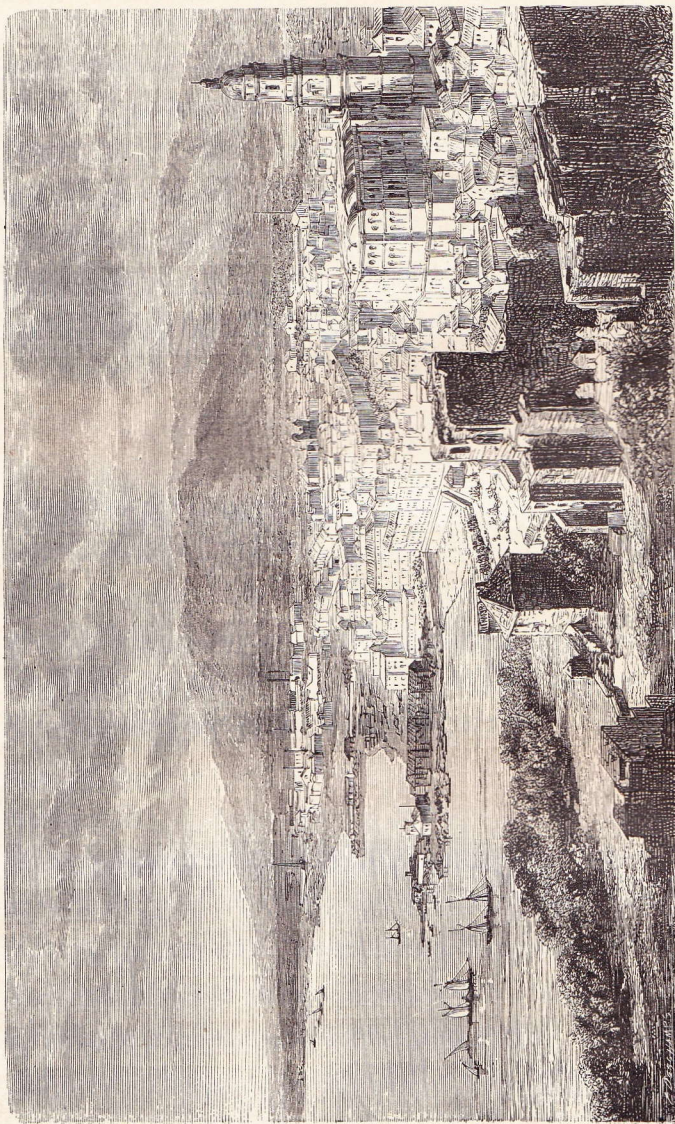
L'expédition de Ronda manquée, il ne nous restait que la voie de mer. Un bateau à vapeur partait le lendemain soir d'Algésiras; nous y retînmes nos places. Toute la journée fut pluvieuse; mais le lendemain, le ciel s'étant éclairci, nous voulûmes du moins, avant notre départ, remonter au rocher pour y jouir de la vue que le brouillard nous avait dérobée la première fois. Cette fois nous fîmes le tour par la pointe d'Europe, et nous suivîmes, en revenant vers le nord, la crête de la montagne. Ses pentes, du côté de l'ouest, sont couvertes en ce moment d'une végétation basse, mais touffue; ce sont des palmiers nains, des genêts d'Espagne, des lavandes, des menthes : les fleurs des cistes roses, des pervenches, des asphodèles égayaient çà et là les aspérités du rocher. Arrivés au sommet, nous eûmes la satisfaction d'avoir un ciel clair pour admirer ce bel horizon.

On est ici à la limite du vieux monde, au point de partage des deux mers, aux confins de deux continents. A vos pieds est la pointe d'Europe, langue de terre étroite et basse qui s'avance dans la mer, couverte de bastions et de casemates entremêlés de villas et de jardins; vers l'ouest, la ligne ondulée du détroit aux eaux d'un bleu profond, et, par-dessus la côte rocheuse de Tarifa, l'océan Atlantique, dont la courbure infinie va se perdre dans les vapeurs du couchant; à l'est, battant le pied même du rocher, la Méditerranée, d'un bleu plus pâle et dont la surface est comme rayée de larges bandes d'argent; en face, la côte d'Afrique, aux arêtes vives et âpres; Ceuta, dont on aperçoit au fond d'une vaste baie les maisons blanches et les fortifications en ruine; et ce mont Abyla des anciens, la

seconde des colonnes d'Hercule, dont il semble, en effet, que le rocher de Gibraltar ait été violemment arraché, pour être planté par un demi-dieu, comme une borne gigantesque, aux extrémités de l'univers. Si vous ramenez vos regards plus près de vous, sur la droite, vous avez la baie aux contours arrondis et gracieux. Gibraltar, d'un côté, avec son port plein de vaisseaux; de l'autre, la petite ville d'Algésiras, assise au penchant de ses collines, et baignant ses pieds dans l'eau; au fond, sur une éminence, le village de San-Roque, le premier qu'on rencontre en rentrant en Espagne; plus près encore et en arrière, le mince sillon de sable large de quelques centaines de mètres, qui réunit Gibraltar au continent. Une ligne de tours marque la frontière entre la terre espagnole et la terre anglaise, et l'on distingue sur celle-ci les tentes d'un petit camp toujours occupé par quelques régiments. Enfin, comme fond de tableau, au delà de San-Roque, les montagnes vertes de Ronda, et, s'étaguant encore au-dessus d'elles, les montagnes roses de la Sierra-Bermeja et les cimes neigeuses des Alpuxarras. Il est difficile d'imaginer un spectacle plus grandiose.

Le soir, nous traversâmes la baie dans une barque. Le vent était encore un peu frais, et la mer un peu émue; mais, au coucher du soleil, la brise tomba, et la mer acheva de se calmer. Nous partons à huit heures. La nuit est douce et pure, et les étoiles brillent de cette clarté limpide que ne connaissent point nos cieux toujours un peu voilés de vapeurs. La ville de Gibraltar, toute noire au pied de sa montagne noire, se dessine au-dessus de la pointe d'Europe, qui va jusqu'à la mer, par une longue ligne de feux, se reliait au phare. Nous restons sur le pont jusqu'à minuit, pour jouir de cette belle soirée. L'air est tiède, la mer brille de lueurs phosphorescentes, et le sillage écumant de l'hélice laisse derrière nous comme une traînée d'étincelles bleuâtres qui se jouent à travers les vagues.

Le lendemain 9 avril, nous étions devant Malaga avant le jour; mais il faut attendre le lever du soleil pour qu'on nous permette de descendre à terre. Descendus à terre, il faut



VUE DE MALAGA

attendre qu'il plaise à la douane de nous laisser passer. Comme il est matin, les employés ne sont pas encore à leur bureau. Personne ne se presse en Espagne : le jour est long,



VUE DE MALAGA

et ce qu'on ne fait pas aujourd'hui, on le fera demain. On daigne enfin, après une heure d'attente, s'occuper de nous, et l'on fouille nos malles jusqu'au dernier fond. Toute cette sévérité est de pure démonstration, et il ne tiendrait qu'à nous de nous en affranchir : nous savons bien qu'avec quelques piécettes on adoucirait ces cerbères. Mais comme cette opération se renouvelle tantôt sous le nom de douane, tantôt sous le nom d'octroi à l'entrée de toutes les villes d'Espagne; que cette exploitation systématique et effrontée nous répugne, et que d'ailleurs nous sommes purs de toute contrebande, nous avons pris une fois pour toutes le parti de laisser faire messieurs les douaniers, et d'assister à leurs investigations scrupuleuses, les mains dans les poches, avec un calme et une impassibilité superbes.

Malaga, vu du port, a un aspect assez morne. La ville, assise à l'entrée d'une étroite vallée, est resserrée entre la mer et les montagnes. On distingue sur le rocher qui la domine de vieilles fortifications à demi ruinées, qui sont en partie de construction arabe. Au milieu des maisons, uniformément grises et jaunes, un seul monument attire le regard : c'est la cathédrale, bâtie en belle pierre rouge, mais d'un style moderne des plus médiocres. Les montagnes qui bordent la mer, et vont s'étaguant les unes au-dessus des autres en arrière de la ville, semblent, à la distance où nous sommes, à peu près dénuées de végétation. Elles sont cependant couvertes de vignes jusqu'au sommet; mais le pampre n'est pas encore poussé, et leurs flancs nus paraissent brûlés par le soleil.

L'intérieur de la ville n'est pas beaucoup plus séduisant. Les rues sont sales, mal pavées. Le seul quartier un peu gai est l'Alameda, sorte de cours planté de beaux arbres et bordé de grandes maisons bourgeoises : il est décoré à l'une de ses

extrémités d'une fontaine monumentale à plusieurs vasques superposées, ornées de statues de la renaissance d'un style un peu contourné, et dont le caractère peu décent n'a pas la naïveté pour excuse, comme dans certaines fontaines du moyen âge.



La ville est populeuse et riche. Ses vins et ses raisins secs sont l'objet d'un immense commerce, surtout avec les États-Unis et l'Allemagne du Nord. Le pays qui s'étend de Malaga à Cordoue est un des plus fertiles de l'Espagne : il produit en abondance le blé, les oranges, les figues, les olives. Sur toute la côte, la culture de la canne à sucre, introduite primitivement par les Arabes, abandonnée après la découverte de l'Amérique, a repris depuis quelques années un certain développement, et pourrait en recevoir un bien plus grand. Mais la véritable richesse du pays est la vigne. L'abondance de ses produits est telle, que, malgré le prix élevé de la terre, mal-

gré la cherté de la main-d'œuvre, elle paye en deux ou trois récoltes le prix de l'achat et les frais de plantation et de culture. Ce qui tarit cette source de prospérité, c'est la rareté de l'argent : l'agriculteur emprunte à vingt-cinq, trente et quarante pour cent; et l'usure le ruine. .

Une cause plus profonde qui s'oppose dans le pays à toute espèce de progrès, c'est le caractère indolent et imprévoyant de ce peuple. Il a peu de besoins, et ces besoins il les satisfait à peu de frais. Un Andalou vit de peu : une laitue ou une orange fait son dîner, avec un verre d'eau; s'il peut y ajouter une cigarette, le voilà le plus heureux du monde; et le reste du jour, sans se préoccuper du lendemain, il ira se coucher au soleil : *tomar el sol*, prendre le soleil, c'est le mot du pays. La nécessité seule, la nécessité actuelle et urgente, peut le contraindre à travailler; et aussitôt que le travail lui a fourni de quoi subvenir aux besoins de l'heure présente, il retourne à son plaisir ou à son repos. Rien ne peut le retenir. Si vous réprimandez vos domestiques, ils s'en vont. Ceux qui se sont loués au commencement de l'hiver, le printemps venu, vous quittent. Pourquoi? Pour ne rien faire, pour se reposer et se promener à l'aise. Ils sont las de travailler, voilà tout. Il y a, me dit-on, à Malaga, dix à quinze mille individus sans profession, sans domicile, vagabonds, mendiants et voleurs, vivant dans la rue au hasard de la journée, n'ayant souvent pour ressource que les figues de Barbarie qu'ils cueillent dans les champs autour de la ville. Le fait est que je n'ai vu nulle part autant de mendiants, portefaix, commissionnaires, lazaroni à mine patibulaire. L'Espagne est le pays de la mendicité; mais je crois que Malaga est la ville d'Espagne où la mendicité fleurit et s'étale avec le plus de luxe.

Ce que je viens de dire de l'indolence des Andalous n'est pas vrai seulement du peuple : le même caractère se retrouve dans toutes les classes de la société. M. de Custine raconte que

son médecin de Grenade ne se levait jamais la nuit, et ne permettait pas qu'on le dérangeât pendant sa sieste, son malade fût-il à l'extrémité.

Cette indolence s'allie d'ailleurs chez les Espagnols à des passions fougueuses. Les mœurs sont à la fois licencieuses et violentes. Ils en viennent aisément aux coups de couteau ou



aux coups de fusil. On me dit qu'il n'y a pas d'années où plusieurs hommes ne soient tués, à Malaga, en pleine rue, en plein jour. Les gens qui se trouvent là laissent faire; personne ne s'étonne ni ne s'indigne : se sont affaires particulières qui se règlent entre intéressés. Surtout personne ne s'avise d'arrêter le meurtrier, de prêter main-forte à la police; c'est d'ordinaire un si brave homme! La plupart du temps il échappe. Ses protecteurs, ses parrains, comme on dit en Espagne (*padrinos*), s'entremettent, et, soit par argent, soit

par influence, arrangent l'affaire. Au pis aller, le coupable en est quitte pour quelques années, quelques mois de prison ; et, rentré chez lui, il jouit de la même considération que devant.

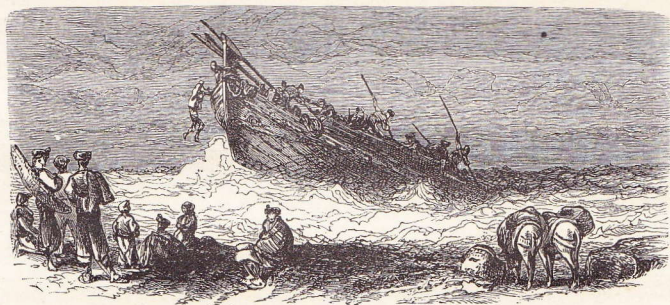
Ce n'est pas la faute des lois. Il y a de bonnes lois ; mais elles ne sont pas appliquées. L'arbitraire et la vénalité sont partout. Nul contrôle, nulle garantie : il dépend du magistrat de poursuivre, ou de ne poursuivre pas. Avec le meilleur droit du monde, vous n'êtes jamais sûr d'obtenir justice, ni de faire rendre gorge à un voleur. — Le caissier d'une maison de commerce française de Malaga avait détourné trente mille francs au préjudice de son patron. Il était arrêté ; mais la procédure n'avancait point. Au bout de quelques mois, le magistrat fait savoir au plaignant que l'accusé lui offre dix mille francs à titre de transaction, moyennant quoi la plainte serait retirée ; et le magistrat ajoute qu'il aurait bien tort de ne pas accepter cette proposition, qu'autrement il court risque de tout perdre. L'avocat du négociant volé lui donne le même conseil : il était clair que l'affaire n'aboutirait point. On transigea et l'honnête caissier fut rendu à sa famille éplorée.

Je tiens cette histoire de celui même à qui elle est arrivée, M. S^{***}, administrateur en chef d'une grande entreprise de chemin de fer : homme charmant à qui j'ai été recommandé, et qui m'a fait l'accueil le plus gracieux. Il m'en a conté bien d'autres. Rien ne se fait en ce pays qu'avec de l'argent, rien ne s'obtient qu'avec de l'argent. La corruption règne du haut en bas de la société ; plus encore en haut qu'en bas. La concussion est passée dans les mœurs. Non seulement la concussion, mais le vol. Il y a quelque temps un navire français fit naufrage sur la côte, du côté de Marbella. Les douaniers de Sa Majesté Catholique aidèrent charitablement les matelots à se sauver ; mais quand ils les eurent sauvés, ils les dépouillè-

rent et pillèrent la cargaison. Après cela, ces gens-là ont une excuse : le gouvernement les paye si peu et si mal.

Je demande comment il se fait que dans une grande ville, et riche, comme Malaga, les rues soient si sales, si mal entretenues. On m'explique que les frais d'entretien sont répartis entre les divers conseillers municipaux, que chacun d'eux est chargé dans son quartier du soin de la voirie, et que messieurs les conseillers trouvent plus simple de mettre une partie de l'argent dans leur poche.

Le gouvernement est volé comme la ville; il le sait comme la ville, et s'y résigne. C'est un mal universel. Tout le monde en



étant atteint plus ou moins, il semble à tout le monde que c'est l'état de choses normal. Ainsi, la douane de Malaga perçoit des droits considérables; mais il est de notoriété publique que la moitié à peine des revenus entre dans les caisses de l'État. Il existe entre les grandes maisons de commerce et les employés des arrangements secrets. Et ceci n'est pas particulier à Malaga : les choses se passent partout de même. — Il y a quelques années un honnête homme fut, on ne sait par quel hasard, nommé directeur de la douane à Malaga. Son premier soin fut de couper court à ces scandales. Aussitôt grand émoi dans le commerce de Malaga. On détourna d'abord les arrivages vers les ports voisins. Mais bientôt la situation parut intolérable : Malaga était ruiné; Malaga était victime d'une inégalité criante,

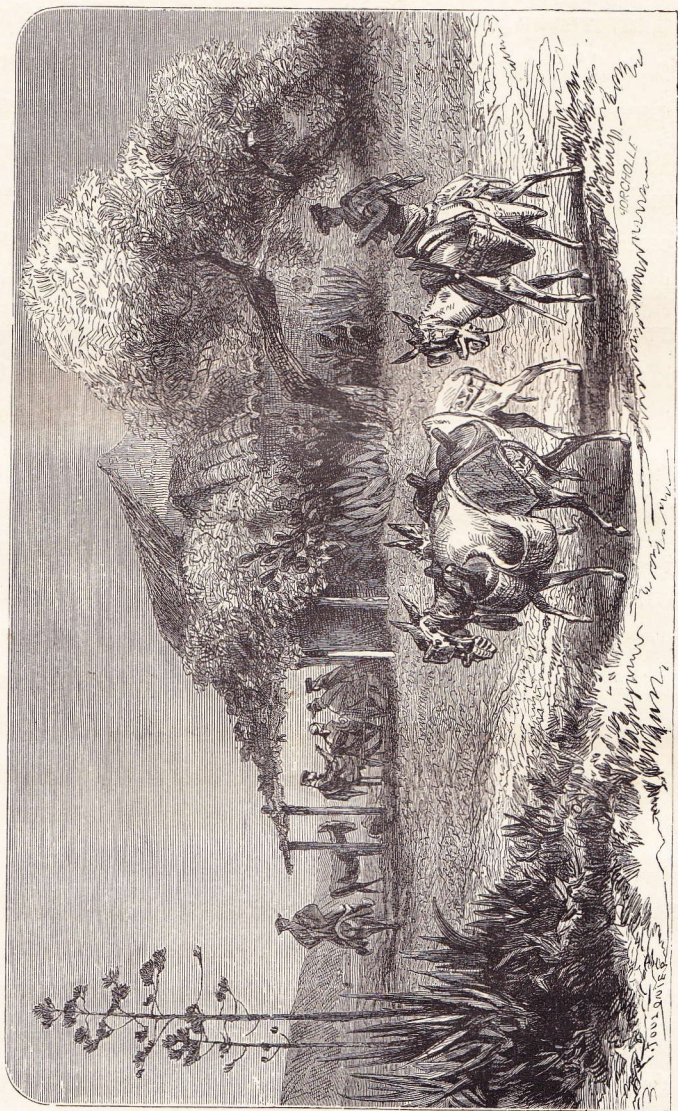
inique, les autres ports continuant à jouir des anciennes facilités. On se plaignit, on réclama, les députés de la province intervinrent, et l'administrateur trop intègre fut envoyé en disgrâce dans un poste secondaire à l'intérieur.

Quelquefois la politique s'en mêle, et alors la chose prend de plus belles proportions. Il n'y a pas longtemps, quelques grandes maisons de Malaga avaient dans le port, en déchargement, des cargaisons importantes. Les élections de la province allaient avoir lieu. On fit dire au gouverneur que ses candidats seraient appuyés s'il se montrait bon prince. Marché conclu. Restait à trouver un biais. Tout à coup le bruit se répand qu'un *pronunciamiento* vient d'éclater à Grenade : toutes les troupes, y compris les douaniers, y sont envoyées en hâte. Rien n'avait bougé à Grenade ; mais quand les troupes revinrent, les navires étaient déchargés, et comme on dit vulgairement le tour était fait.

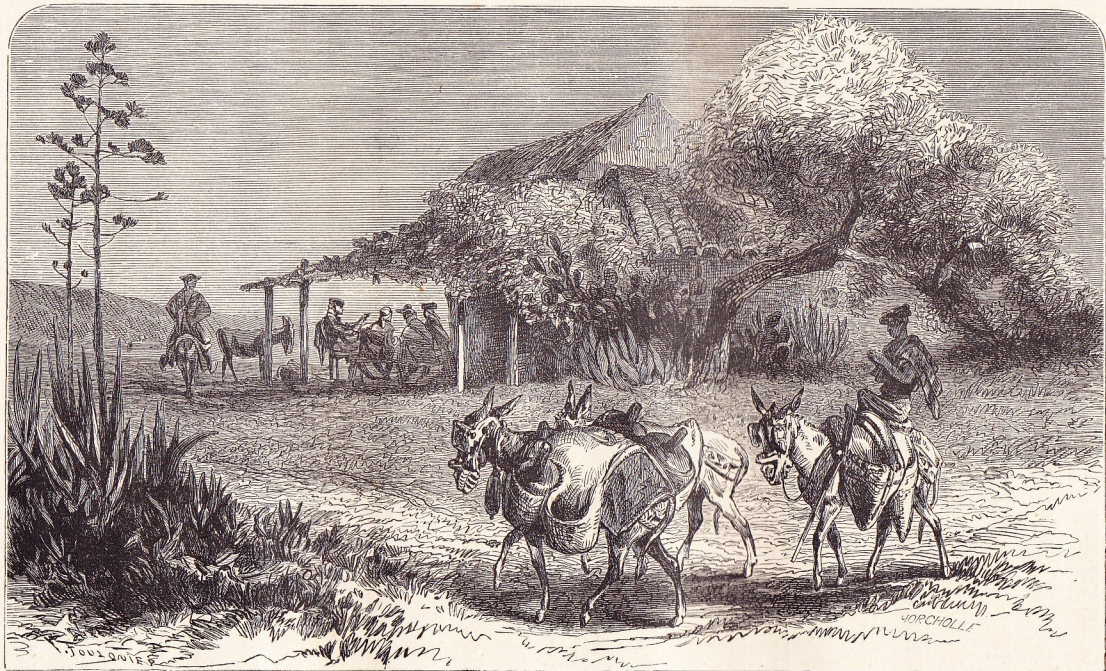
Malgré l'aimable accueil de M. S^{***}, qui a mis sa voiture à notre disposition pour visiter la ville, Malaga nous charme peu. Il n'y a rien à y voir, et nous avons hâte de partir pour Grenade. Mais il est impossible d'avoir des places à la diligence avant trois jours. Pour occuper le temps, nous parcourons les environs de la ville ; ils sont nus et tristes. La vallée même qui s'étend à l'ouest, bien qu'arrosée par une petite rivière, est sans arbres. Cette rivière, qui passe au bout de l'Alameda et traverse les faubourgs, n'est en ce moment qu'un gros ruisseau aux eaux troubles. Le marché aux fruits et aux légumes se tient dans le lit desséché du torrent.

De l'autre côté de la ville, la route suit le bord de la mer ; mais le paysage n'est pas plus gai : on a à gauche des collines pelées ; à droite, des usines, de pauvres habitations et des jardins où la main de l'homme laisse tout faire à la nature. La plupart de ces maisonnettes sont des cabarets, où, le dimanche, les ouvriers du port viennent chanter, fumer et manger de la friture sous des tonnelles de pampre.

Tout près de là est le cimetière des Anglais. Entrez-y : il n'y a rien de plus joli à Malaga. C'est grand comme la main ; mais c'est propre , soigné , plein d'ombre et de parfums. Les



tombes disparaissent presque sous les fleurs : des allées sablées, des gazons verts, des bordures de géraniums et de rosiers, des massifs d'arbres rares, font de ce lieu comme une



charmante oasis au milieu de l'aridité et de la malpropreté de tout ce qui l'entoure.

Autrefois les Anglais étaient nombreux à Malaga. Attirés par la beauté du climat, ils avaient essayé de s'y faire une station d'hivernage, comme ils ont fait à Nice et dans d'autres villes de la Méditerranée. Ils apportaient beaucoup d'argent dans le pays; mais ils n'y trouvèrent en échange que malveillance, hostilité sourde. Ils finirent par se lasser de ce mauvais accueil, et désertèrent Malaga. Mais en partant ils n'ont point abandonné leurs morts : ils font entretenir avec un soin pieux et persévérant les tombes de ceux qu'ils ont laissés sur cette terre peu hospitalière.

Si on aime les contrastes, on n'a qu'à aller de là au cimetière espagnol. C'est un vaste champ, entouré de murs, planté seulement de quelques cyprès et de quelques saules. Ce terrain est occupé par les tombeaux des familles riches, par des monuments funéraires plus ou moins fastueux, et généralement d'assez mauvais goût. La muraille d'enceinte est haute, et épaisse de sept à huit pieds. Dans son épaisseur sont ménagées plusieurs rangées de cases étroites et longues, disposées pour recevoir chacune une bière. C'est là que loge la foule des morts. Quand une bière a été mise dans sa case, on ferme l'entrée avec une pierre qu'on scelle. Les plus riches occupent les rangs inférieurs, les pauvres habitent les étages les plus élevés.

L'aspect de cette espèce de *columbarium* est triste et lugubre. Cela n'éveille que des idées repoussantes. Il y avait autrefois à l'Escorial un caveau provisoire où l'on déposait les corps des rois avant de les mettre dans leur tombeau définitif : on appelait ce caveau le *pourrissoir*. Ce cimetière dans un mur m'a fait l'effet d'un gigantesque pourrissoir. Il paraît que l'été, à l'époque des grandes chaleurs, il se dégage de ces tombes mal scellées d'affreuses et pestilentielles émanations.

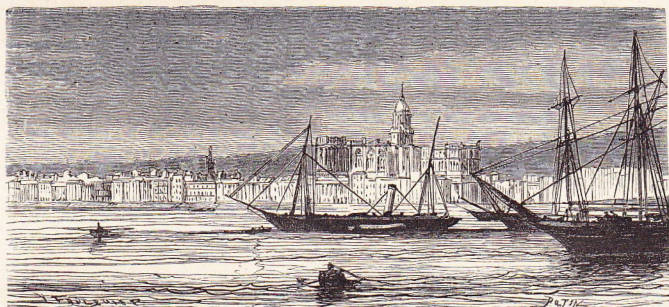
Enfin, après trois longs jours d'attente, nous quittons Malaga le 12 avril au matin. Il faut une journée tout entière pour aller à Grenade; les voitures sont mauvaises, la route difficile et fatigante; mais que ne braverait-on pas pour voir Grenade?



En quittant Malaga on monte continuellement pendant près de quatre heures. La route escalade, en décrivant d'interminables zigzags, le massif montagneux qui entoure la ville au nord, et forme comme une haute muraille dont les assises sont en retraite l'une sur l'autre. Dans les circuits que fait la route serpentant autour des sommets et revenant incessamment sur elle-même, la ville de Malaga se montre, à chaque détour, au fond de la vallée. Cette vue est fort belle. Il était six heures du matin : le soleil se levait; la mer était d'un blanc laiteux; les montagnes du côté de Marbella avaient cette jolie

teinte rose de la fleur du pêcher; sur leurs flancs s'allongeaient de grandes traînées de vapeurs blanches, pareilles à des écharpes de gaze dénouées et flottantes.

Ces montagnes, arrondies et couvertes de terre végétale, sont cultivées en céréales et en vignes; peu d'arbres, à peine çà et là quelques plants d'oliviers, quelques figuiers épars. Au bord de la route, d'énormes aloès dressent leur hampe fleurie. La terre a, par endroits, des tons d'ocre rouge, et les pentes rapides semblent comme ravinées et déchirées par des torrents.



A mesure qu'on monte, le paysage devient plus morne. Bientôt nous atteignons les derniers sommets : aux mamelons succèdent des crêtes rocheuses, abruptes, taillées en pics et découpées en dents de scie. Les étroites vallées qui les séparent sont semées de débris de rocs d'un gris clair, tachetés de mousses blanches. Sur la route sablonneuse et blanche, sur les pierres blanches qui couvrent le sol, le soleil de midi verse une lumière aveuglante. Rien de plus nu, de plus sauvage et de plus triste que cette contrée; elle a été longtemps hantée par les voleurs. Aujourd'hui, on n'y court d'autre risque que de se rompre les os si la diligence verse. La route côtoie sans cesse des précipices; elle est étroite, mal entretenue, et de temps en temps, à certains passages ravinés par les eaux, nous éprouvons d'effroyables cahots. Notre diligence est une vieille machine à demi usée, qu'en tout autre pays on mettrait au

rebut : je me suis aperçu au relais que les ressorts ont été rattachés avec des cordes et un morceau de bois. Le mayoral prétend qu'ils sont plus solides qu'auparavant.

En approchant de Loja, le paysage change tout d'un coup. On entre dans une petite vallée arrosée par une rivière, pleine de verdure, de prairies, de blés magnifiques : la route est bordée d'arbres fruitiers en fleur et de peupliers d'Italie au feuillage d'un vert tendre. La ville, d'une physionomie tout arabe, est située à mi-côte, dans un pli de la colline, dominant cette riche vallée.

On s'arrête là pour dîner, dans une posada d'assez chétive apparence. La maison a un patio, avec une galerie sur les quatre côtés. Dans cette petite cour, une fontaine jette par deux larges bouches de cuivre, dans des bassins de granit, les eaux les plus belles, les plus fraîches, les plus limpides qui se puissent voir. La ville de Loja est privilégiée pour la beauté et l'abondance de ses eaux : chaque maison a sa fontaine jaillissante. Les sources sortent de terre de tous côtés, inépuisables, et quelques-unes d'une puissance extraordinaire. Il y a là une richesse incalculable, que l'agriculture pourrait utiliser ; il y a là des forces naturelles que l'industrie pourrait mettre à profit, et que l'apathie et l'inintelligence espagnoles laissent se dissiper en pure perte.

Nous avons fait un vrai dîner espagnol : un *puchero*, des *garbanzos* et des œufs frits à l'huile. La servante est une grande et belle fille, aux dents blanches, aux yeux veloutés, aux cheveux noirs et soyeux. Il y a chez ce peuple, même dans les classes inférieures, une noblesse naturelle et comme un air de distinction qu'on chercherait vainement chez nous : les paysans de cette province avec leurs culottes de peau collantes, leurs guêtres, leur veste ronde et leur ceinture violette, ont une tournure, une désinvolture élégante et aisée ; les muletiers, drapés dans leurs couvertures grossières, ont des airs

de gentilshommes, et jusqu'aux filles d'auberge portent dans le galbe la finesse de la race.

Il était dix heures du soir quand nous arrivâmes à Grenade. Au lieu de nous loger dans la basse ville, nous allons prendre gîte à la *fonda Ortiz*, petit hôtel récemment bâti à la porte même de l'Alhambra, tout au haut des jardins, sur le chemin qui mène au Généralife. En cela nous avons eu une heureuse inspiration, et je conseille à tous ceux qui vont à Grenade de ne pas se loger ailleurs. Après avoir traversé une grande place, on commence à monter une rue rapide. Nous avons un guide, et, comme la nuit était noire, un brave *sereno* nous éclairait de sa lanterne. Le guide me dit que cette rue s'appelle la rue de *los Gomelès*, c'est le nom d'une puissante famille du temps de Boabdil : nous sommes déjà en pleine histoire arabe. Nous franchissons une porte monumentale, décorée de colonnes ; c'est la porte de Charles-Quint. Nous voici dans les jardins de l'Alhambra. Le cœur me battait, je l'avoue, et je ne sais quelle émotion vague me gagnait malgré moi : il y a des créations poétiques qui sont entrées dans notre imagination, quand nous étions jeunes, à ce point d'en prendre possession et de nous émouvoir à l'égal de la réalité ; et lorsque ces fantômes, évoqués tout à coup par les lieux où nous les avons vus en rêve, s'éveillent au fond du souvenir, il vibre en nous comme un écho lointain de notre jeunesse et de ses idéales amours.

Nous suivions une large allée, au-dessus de laquelle une futaie de beaux arbres formait une voûte magnifique. Un bruit d'eaux murmurantes, de cascades, de ruisseaux gazouillant sur les cailloux, sortait de tous côtés du milieu de la verdure. A droite, à travers les arbres, une masse sombre et haute se détache sur le ciel étoilé : ce sont les Tours-Vermeilles. A gauche, cette muraille couronnée encore de créneaux droits,

c'est l'enceinte de l'Alhambra. A quelques pas, au bout de cette avenue, est la porte du Jugement. Je maudissais la nuit, dont mes yeux essayaient en vain de percer l'obscurité.

Les fenêtres de la chambre où on nous logea s'ouvraient sur les jardins. La soirée était tiède, l'air calme et d'une pureté extraordinaire. Les rossignols chantaient de tous côtés dans les arbres. Quoique rompu de fatigue, j'eus peine à m'endormir à une heure du matin. Le bruissement des fontaines, coulant jusque sous nos fenêtres, me remplissait l'oreille et me tenait éveillé. J'écoutais malgré moi, comme si je l'eusse entendue pour la première fois, la chanson de bulbul, l'amant de la rose : elle me semblait plus douce, plus harmonieuse que d'ordinaire; et si enfin je m'endormis, je crois bien que je rêvai aux amours de la reine Zaïda et du Maure Aben-Amet.



VOYAGE
EN
ESPAGNE



& M^c
1855

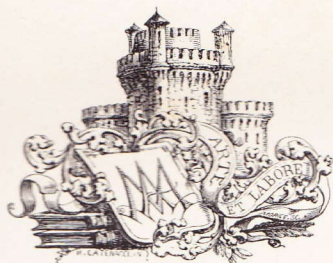
VOYAGE EN ESPAGNE

PAR

M. EUGÈNE POITOU

CONSEILLER A LA COUR D'ANGERS

ILLUSTRATION PAR V. FOULQUIER



TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC LXXXII

TABLE DES CHAPITRES



CHAPITRE I

Le pays basque. — Pampelune.	7
--------------------------------------	---

CHAPITRE II

Saragosse. — Notre-Dame-del-Pilar. — La Seo. — L'Aljaferia et Antonio Perez. — Alcala de Henarès	25
---	----

CHAPITRE III

Madrid. — La sierra Morena. — Baylen. — Andujar. — Cordoue. — La mos- quée. — Les Arabes.	49
--	----

CHAPITRE IV

Séville. — L'Alcazar. — Don Pèdre le Cruel. — Le musée. — La cathédrale. — Les gitanos.	83
--	----

CHAPITRE V

Séville (suite). — La semaine sainte et les processions. — Les courses de taureaux.	113
---	-----

CHAPITRE VI

L'Andalousie. — Xerès de la Frontera. — Le roi Rodrigue. — Cadix. . . .	135
---	-----

CHAPITRE VII

Gibraltar. — Malaga. — De Malaga à Grenade	161
--	-----

CHAPITRE VIII

Grenade. — L'Alhambra. — Le Généralife.	189
---	-----

CHAPITRE IX

Grenade, sa grandeur et sa décadence. — Les peintures de l'Alhambra. — La ville et la Vega. — Départ, mésaventure et retour	215
---	-----

CHAPITRE X

Grenade (suite et fin). — Démêlés avec la justice espagnole. — Mœurs, caractère, état politique.	253
--	-----

CHAPITRE XI

Carthagène. — Alicante. — Elché et les palmiers. — Orihuela. — Murcie et sa Huerta	273
--	-----

CHAPITRE XII

Aranjuez. — Tolède. — La cathédrale. — Ximenès de Cisneros.	293
---	-----

CHAPITRE XIII

Retour à Madrid. — Le musée. 315

CHAPITRE XIV

L'Escurial. — Philippe II. — Don Carlos. — Une exécution capitale sous
Philippe II. 341

CHAPITRE XV

Avila. — Sainte Thérèse. — Burgos. — Le Cid. 367

